

# ARCHIVES

## DU DIOCÈSE

# DE LUÇON

BULLETIN D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE  
ET D'ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE

*Paraissant tous les trois mois*

---

### SOMMAIRE

I. BIOGRAPHIES : Martyrs vendéens.

Le Bienheureux Jacques-Augustin Robert de Lézardièrre (à suivre), Abbé Charles GRELIER.

II. MELANGES : Le Séminaire de Luçon et la Compagnie de Jésus (à suivre), Ad. POIRIER.

---

LUÇON

IMPRIMERIE H. REZEAU

1948

## Abonnement aux ARCHIVES

Le prix de l'abonnement de 1946 était de 85 fr.

Le prix de l'abonnement de 1947 était également de 85 fr.

En 1948 il a été élevé à 120 fr, et il est payable d'avance.

Le numéro ..... 35 fr.

Prière à tous nos abonnés de bien vouloir se mettre en règle.

A envoyer à M. le Chanoine Coutand, administrateur, 5, rue de l'Ancienne-Brasserie, à Luçon, C. C. Nantes 608.32.

---

## REDACTION

Pour tous ce qui concerne la rédaction, s'adresser à : M. le chanoine Poirier, professeur aux Facultés Catholiques de l'Ouest, 3, rue Rabelais, Angers (Maine-et-Loire).

---

Le présent numéro contient la suite des *Biographies* interrompues depuis 1942. Avec celle du Bx de Lézardièrre s'achèvera le second et dernier volume de cette série.

Quand elle aura pris fin nous reprendrons la publication de la *Chronique* de Saint-Médard, à partir du 46° fascicule.

---

On cherche à se procurer les toms I. et VIII des *Chroniques paroissiales* de l'abbé Aillery ; les *Annuaire*s de la *Société d'Emulation de la Vendée* 1855, 1881, 1904, 1907, 1908, 1909, 1923 ; les années 1891, 1892, 1893, 1896, 1904, 1908 et 1912 de la *Revue du Bas-Poitou*, le *Pouillé* du diocèse de Luçon de l'abbé Aillery, et les *cartulaires* du *Bas-Poitou* de Marchegay. Faire offre à M. le chanoine Poirier, 3, rue Rabelais, Angers.

Par sa famille : il était le 11<sup>e</sup> enfants de M. Robert de Lézardièrre et de Mme, née Babaud de la Chaussade.

Un mot seulement de la famille maternelle : Marie-Jeanne-Charlotte Babaud, mère du martyr, était la fille de Jean Babaud de la Chaussade, écuyer, baron de Frasnay et de Villemenaud, seigneur de Guérigny, dans la Nièvre. Cette famille Babaud était du Nivernais. L'une des premières, au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle comprit que la façon la plus chrétienne de secourir les malheureux était de leur donner du travail. C'est à l'initiative des Babaud de la Chaussade que la France doit les forges nationales de la Chaussade, à Guérigny.

Les Babaud n'étaient donc pas des gens arriérés. Les Robert de Lézardièrre, eux aussi, allaient de l'avant. Et la rencontre, à la cour de Louis XV, du père du Bienheureux avec celle qui devait en être la mère, ne viendrait-elle pas de cette communauté d'idées sociales ?

Fort intéressante est cette famille Robert de Lézardièrre.

Le père du martyr : Louis-Jacques-Gilbert Robert appartenait à la noblesse la plus ancienne et la plus authentique du Poitou. La généalogie des Robert remonte jusqu'au 12<sup>e</sup> aïeul du Bienheureux. Cet ancêtre se nommait Josselin Robert, seigneur du Plessis-Josselin, en la paroisse de la Chapelle-Achard, canton de la Mothe-Achard. L'an 1349, le samedi avant la nativité de saint Jean-Baptiste, il avait épousé Jeanne Foucher. Depuis cette date de 1349, on est très documenté sur l'ascendance du Bienheureux.

En parcourant la généalogie, nous voyons que le 7<sup>e</sup> aïeul était Jean Robert, seigneur de la Baritaudière. Ce Jean Robert épousa, vers l'an 1500, Claudine de la Roche qui possédait la terre et seigneurie de Lézardièrre.

Lézardièrre était une propriété située dans la commune de Saint-Georges-de-Pointindoux, en ce même canton de la Mothe-Achard. Cette terre, aux temps-reculés de la féodalité, était devenue une seigneurie. A l'époque du Bienheureux, ce n'était plus qu'un rendez-vous de chasse. Louis XVI érigea Lézardièrre en marquisat, non pas au profit du chef de la famille — ce qui eut été normal — mais au profit de son 7<sup>e</sup> enfant : Jacques-Paul-Toussaint, l'un des cinq frères aînés du martyr. Lézar-

dière est ainsi devenue l'un des rares marquisats authentiques de la Vendée.

Aujourd'hui Lézardière est une ferme que l'arrière-petit-neveu du Bienheureux a la bonne fortune de posséder. En ces dernières années, deux événements bien différents l'ont tirée de l'oubli : en 1921, l'assassinat du fils du fermier de Lézardière, jeune homme de 19 ans, dont le meurtrier ne fut jamais découvert ; en 1926, la Béatification du jeune diacre qui portait le nom de la seigneurie de Lézardière.

Devenu, par son mariage, propriétaire de cette terre, Jean Robert s'appellera dès lors : « Seigneur de la Baritaudière et de Lézardière ». Ce dernier titre finira par prévaloir, et jusqu'au 3<sup>e</sup> aïeul du Bienheureux, il fut porté.

En 1746, le 24 mai, mourut Pierre-Louis Robert de Lézardière, baron de la Mothe-Achard et de Brandois, petit-fils de ce Pierre Robert de Lézardière qui, en 1622, avait défendu l'île de Riez contre Rohan-Soubise.

Pierre-Louis était célibataire. Par son testament du 8 mai 1746, il avait légué sa terre de Lézardière, non pas à son plus proche parent, c'est-à-dire à Claude-François-Marie Robert, seigneur de la Jarrie et des Chataigniers, fils de son frère, mais à Claude-Gilbert Robert de la Salle, petit-fils de son grand-oncle paternel.

Dès lors Claude-Gilbert, seigneur de la Salle, devint seigneur de Lézardière, en prit aussi le nom, et finalement ses descendants ne portèrent plus que le nom de Lézardière.

Claude-Gilbert Robert de la Salle, puis de Lézardière, était le grand'père paternel du Bienheureux. Il était né vers 1694, à la Salle, paroisse d'Aizenay. Il mourut au château de la Proutière, commune de Poiroux, en 1766 ; il était gouverneur du château de la Chaume et de la ville des Sables-d'Olonne. Sa vieille noblesse avait été maintenue le 19 janvier 1716. Car, de temps à autre, le Roi de France faisait vérifier les titres de noblesse pour punir les usurpateurs par une forte amende : source de profits pour les finances de l'Etat. Cette vérification s'appelait « Réformation ». Les Robert l'avaient toujours subie avec succès.

L'authenticité de sa noblesse, l'antiquité de sa race,

sa grosse fortune, sa haute situation militaire, permettaient à Claude-Gilbert Robert de frapper à la porte des châteaux les plus en vue, le jour où il voudrait se marier convenablement. Il pensa à une famille de noblesse un peu moins ancienne, mais fort honorablement connue aux Sables-d'Olonne, où les ancêtres semblent avoir débuté dans la marine marchande, famille qui, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, avait déjà donné à la France des officiers d'élite : la famille Bouhier.

Singulière destinée de cette famille : d'un armateur sablais à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Jean Bouhier, seigneur de la Gourraudière et de la Bauduère, sortiront jusqu'à quinze branches dont la III<sup>e</sup>, dite de Beaumarchais, en la paroisse de Bretignolles, commencera par Vincent Bouhier, seigneur de Beaumarchais, secrétaire de Henri IV, conseiller en ses conseils d'Etat. Il comptera parmi les ascendants du Roi de France Louis-Philippe, du Roi de Belgique Albert I<sup>er</sup>. Et la IV<sup>e</sup> branche commencera par André I<sup>er</sup> Bouhier, seigneur de la Vérie, eu la paroisse de Challans, trésorier des menus plaisirs du Roi et commissaire ordinaire de ses guerres. Il comptera parmi les ascendants du Bienheureux Robert de Lézardièrre. C'est cet André Bouhier, 5<sup>e</sup> aïeul du martyr, qui fit construire le château actuel de la Vérie, où, le 27 novembre 1768, naquit le Bienheureux.

Il faudrait tout un livre pour dire ce que les Bouhier de la Vérie ont fait à Challans et hors de Challans.

Je passe à l'arrière-petit-fils d'André Bouhier : il se nommait Charles-René Bouhier de la Vérie. Il était colonel des armées du Roi. A Paris, dans l'église Saint-Sulpice, le 25 mars 1704, il avait épousé Marie-Louise Leclerc de Fleurigny et de ce mariage il avait eu une fille : Catherine-Françoise. Vers elle se portèrent les désirs de Claude-Gilbert Robert de la Salle qui atteignait alors la trentième année (3). Catherine-Françoise

---

(3) Ce Claude-Gilbert Robert de la Salle, étant âgé de 23 ans, avait épousé, le 7 février 1717, Louise-Françoise Jousseau de la Bretèche, dont je n'ai pu trouver ni la date, ni le lieu du décès. En secondes noces, il épousa Catherine-Françoise Bouhier de la Vérie. En 1746, il devint seigneur de Lézardièrre, et s'appela désormais Robert de Lézardièrre.

Bouhier de la Vérie n'avait que dix-neuf ans. Son père était mort depuis deux ans et sa mère allait contracter en deuxièmes noces un fort beau mariage puisqu'elle serait demandée par Louis Balthasard Ricouart, chevalier, conseiller du Roi en ses conseils. La riche et noble héritière du domaine de la Vérie ne pouvait trouver meilleur parti, au point de vue mondain, vu surtout la solitude que le décès de son père et la seconde union de sa mère commençaient à faire autour d'elle.

L'an 1724, Claude-Gilbert Robert de la Salle épousait donc Françoise Bouhier de la Vérie. Ce mariage les rendait l'un et l'autre grands-parents du Bienheureux Robert de Lézardière.

En effet, de leur union naquit au château de la Prouitière, en Poiroux, le 12 décembre 1725, Louis-Jacques-Gilbert Robert de Lézardière, père du martyr — père de trois victimes parisiennes de la Révolution — père d'une fondatrice d'ordre religieux — père d'un historien politique et d'un poète — père d'officiers de terre et de mer, l'un des hommes les plus intelligents et les plus clairvoyants d'un siècle qui le fut si peu.

Dans cette biographie du fils, je ne puis dire tout le rôle important que tint le père en Bas-Poitou. Un historien; très hostile à la Royauté et à la Noblesse, admirateur passionné de la Révolution, Ch.-L. Chassin, a reconnu lui-même la haute valeur du Baron de Lézardière. Il a rendu hommage à ses vues larges, à ses initiatives généreuses; il a rendu hommage à l'intelligence des besoins du peuple, dont ce châtelain fit preuve. Et il s'est demandé pourquoi un tel homme n'avait pas adhéré totalement, sincèrement à la Révolution ?...

\*

\*\*

A la cour de Louis XV, le Baron de Lézardière n'était pas venu pour s'amuser. Un fils de la Révolution, un

---

En 1760, il devint baron de Poiroux. Il fut commandant, pour le Roi, du château de la Chaume et de la ville des Sables-d'Olonne.

Challandais, l'historien Constant Merland, l'a dit en de belles pages de ses « Biographies Vendéennes ».

A cette royale cour de Versailles, M. de Lézardière devait rencontrer Mlle Babaud de la Chaussade et l'épouser. J'ai vainement cherché à Paris, à Versailles, en Nivernais et en Poitou, vainement cherché trace de ce mariage. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est que la cérémonie eut lieu en 1748. Les descendants possèdent encore des fragments du contrat de mariage. M. de Lézardière avait alors un domicile à Paris, sur la paroisse de la belle église Saint-Eustache.

Sous l'Ancien Régime les mariages étaient plus féconds que de nos jours. Le père du Bienheureux était l'aîné de douze enfants et lui-même dépassa largement ce chiffre.

On ne sait où naquit l'aîné. Jusqu'ici les plus minutieuses recherches dans les archives du ministère de la guerre et des principales villes de garnison n'ont livré ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Pour les quinze autres enfants, on possède les actes de baptême à la mairie de Challans et à celle de Poiroux.

De ces seize enfants, cinq moururent jeunes. Deux furent inhumés dans l'ancienne église de Challans, et ils reposent encore au pied du clocher actuel, du côté Ouest.

Les onze enfants qui vécurent eurent chacun leur célébrité. Il est même rare de voir, en une seule famille, tous les enfants se signaler avec un tel ensemble. Que l'on en juge par cette liste :

1. Louis-Jacques-Alexandre-Benjamin, capitaine au Régiment du Roi-Cavalerie.

2. Marie-Louise-Gilberte, née à Challans, le 5 octobre 1752, morte le 26 octobre suivant.

3. Marie-Charlotte-Pauline, née à Challans, le 25 mars 1754, morte à Poiroux, le 7 février 1838, auteur de la *Théorie Politique des Lois de la Monarchie Française*.

4. Gilberte-Aimée, née à Challans, le 4 avril 1756, morte à Poiroux, le 4 novembre 1829 ; poète.

5. Marie-Louise, née à Challans, le 17 juin 1758, morte à Luçon, le 6 novembre 1834 ; connue sous le nom de Mère Sainte-Angèle, fondatrice des Ursulines de

Boisgrolland, qui s'unirent aux Ursulines de Jésus, dites Dames de Chavagnes.

6. Louis-Gilbert-Alexandre-Benjamin, né à Challans, le 25 février 1760. On ne sait ni le lieu, ni la date de son décès. Capitaine, attaché au Régiment de Dragons de Jarnac.

7. Jacques-Paul-Toussaint, né à Challans, le 31 octobre 1761, guillotiné à Paris, à la barrière du Trône, le 7 juillet 1794 ; lieutenant de vaisseau.

8. Monique, née à Challans, le 30 novembre 1763. On ignore le lieu et la date de sa mort.

9. Joseph-Alexis, né le 19 août 1765, à Challans, mort à Nantes, le 22 mars 1858, inhumé à Poiroux, avec ses sœurs : Marie-Charlotte-Pauline et Gilberte-Aimée. En 1781, il était officier au Régiment d'Infanterie du Roi. En 1814, il fut député de la Vendée. Seul, de tous les frères et sœurs du martyr, il a fait souche. De lui descend la famille Robert de Lézardièrre, de la Prouitière, en Poiroux.

10. Sylvestre-Joachim, né à Challans, le 9 juillet 1767, guillotiné le 7 juillet 1794, avec son frère Jacques-Paul-Toussaint. Les deux frères sont inhumés au célèbre cimetière de Picpus, à Paris. Sylvestre-Joachim était élève de la Marine.

11. JACQUES-AUGUSTIN, né à Challans, le 27 novembre 1768, massacré le 2 septembre 1792, à Paris, aux Carmes ; diacre, élève du Séminaire Saint-Sulpice.

12. Charles-Benjamin, né à Challans, le 5 mai 1770, mort le 7 avril 1772.

13. Anne-Esther, née à Challans, le 29 octobre 1772, morte le 28 juin 1781, à Poiroux, où elle fut inhumée. Agée de huit ans. Le 26 mai 1775, elle avait posé la première pierre de la Chapelle du Sacré-Cœur, « annexée » à l'église paroissiale de Poiroux.

14. Marie-Mélanie-Eutrope, née à Poiroux, le 1<sup>er</sup> mars 1774, y meurt le 11 mai suivant.

15. Eutrope-Charles-Athanase-Benjamin, dit Charles de Lézardièrre, dit aussi le vicomte de Lézardièrre, né le 2 mai 1777, à Poiroux, où il est mort le 15 octobre 1866. Il y est inhumé avec ses sœurs et son frère. Chevalier de Saint-Louis ; officier à l'armée de Charette ; député de la Vendée, en 1824-1829 ; préfet de la Mayenne, en

1828-1829 ; député de la Mayenne en 1829-1831. Refuse la préfecture du Nord. Conseiller général pour le canton de Talmont, en 1848 ; président du Conseil Général de la Vendée. Il fut l'un de ceux qui procurèrent un confesseur à Louis XVI.

16. Un enfant, né le 26 juin 1778, baptisé aussitôt naissance par Jeanne Rafin, veuve de Philippe Gréaud, sage-femme des Moutiers-les-Mauxfaits. Décédé quelques instants après naissance.

\*\*

J'ai parlé des ancêtres, j'ai parlé du père et de la mère. Je viens de citer les frères et les sœurs et les titres que chacun d'eux garde en l'Histoire. Je pourrais ajouter les oncles et les tantes du martyr. Les oncles, avec leurs magnifiques états de service dans l'armée : l'un d'eux atteignit le grade de maréchal des camps et armées de Sa Majesté ; — les tantes, avec d'autres états de service, d'un autre ordre, plus élevé. Trois prendront le voile au monastère des Bénédictines de Sainte-Croix, des Sables-d'Olonne. Et lorsque la Révolution détruira les couvents et supprimera les vœux monastiques, elles ne quitteront le cloître que pour prendre rang, elles aussi, dans une armée, celle des martyrs, à la suite de leur neveu, Jacques-Augustin. La règle de saint Benoît avait uni leurs âmes aux Sables-d'Olonne, la persécution unira leurs corps à Belleville-sur-Vie, dans une même tombe.

Tel fut le milieu préparé de loin et de près, par Dieu, pour la naissance et la formation d'un martyr vendéen.

*Exempla trahunt...* les exemples entraînent : Jacques-Augustin Robert de Lézardièrre les aurait, au salon du château de la Vérie, sa maison natale. Il les aurait dans les portraits de famille, autant que dans la vie de son entourage.

Il verrait son 4<sup>e</sup> aïeul paternel : Pierre Robert, écuyer, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, seigneur de Lézardièrre, la Proutière et la Martinière. Lors de l'offensive protestante dirigée, en février 1622, par Benjamin de Rohan-Sou-

bise, Pierre Robert avait été chargé par le comte de la Rochefoucauld de se mettre à la tête des habitants qui voudraient concourir à la défense de l'île de Riez. Quand Rohan-Soubise voulut s'assurer du Perrier et des paroisses de l'ancienne île de Monts, il trouva soigneusement défendus par le seigneur de Lézardière les ponts d'Orouet et des Mathes. Ce fut la lutte de la Vérité contre l'Erreur. Il verrait aussi un autre 4<sup>e</sup> aïeul : André II Bouhier de la Vérie, enfant posthume dont furent parrain et marraine « mathurin perain » et « francoize Riziou vesse de desfunct Luc Rondeau lesquels perain et marrine estant les plus indigens de biens de la paroisse pour lors... ». — 25 avril 1613 — ce fut l'hommage à l'éminente dignité des pauvres, quarante-six ans avant le célèbre sermon de Bossuet (4). Et tout à côté, il verrait le portrait de son trisaïeul : Charles-Gabriel Bouhier de la Vérie et de la Braconnière, né à la Vérie, le 28 août 1639, mousquetaire du Roi, enseigne au Régiment des Gardes, capitaine de Cheveau-légers, blessé en 1667, aux côtés de Louis XIV, pendant le siège de Lille, pour que la Flandre devint française. Ce fut la réalisation du dévouement à la Patrie. Il mourut à la Vérie, le 31 mars 1690. Il repose encore au pied du clocher de Challans.

Et remontant dans la galerie de ses ancêtres, Jacques-Augustin est au portrait de son 5<sup>e</sup> aïeul : André I<sup>er</sup> Bouhier de la Vérie, commissaire ordinaire des guerres. On lui raconte qu'il fut frappé d'apoplexie, près de Bois-Soleil, lorsqu'il se rendait de la Vérie à Challans, pour la grand'messe des Rameaux, le 31 mars 1613, et on lui dit qu'« *il fut porté à la d. mestairie du Bois Souleil pour le secourir et grande abondance de peuple le fut visiter...* » et qu'il fut « *fort regretté de tous le peuple...* » C'était le rappel des grands devoirs sociaux accomplis par un supérieur envers ses inférieurs.

La charité, toute la charité, en ses aspects multiples,

---

(4) L'un des collaborateurs de saint Vincent de Paul, Gaston de Renty, né au Bény (Calvados), en 1611, eut des pauvres pour parrain et marraine, bien qu'issu de l'une des plus nobles maisons d'Artois.

se sera ainsi déroulée, en ses beautés diverses, aux yeux de l'enfant, comme une leçon. Cette leçon, il la retiendra, et, à 24 ans, en pleine jeunesse, il estimera qu'il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ce que l'on croit, pour ce que l'on aime, pour ce que l'on sert. Il fit comme il pensait. Il s'offrit et le bourreau n'eut qu'à frapper, et le noble sang des Robert de Lézardière et des Bouhier de la Vérie coula une fois de plus..., cette fois pour que le clergé français restât bien uni et bien soumis au Pape, vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; pour qu'ainsi notre France restât chrétienne.

## II

### L'ENFANCE DU BIENHEUREUX A CHALLANS

#### *Le château de sa naissance*

#### *L'église de son baptême*

#### *L'entourage de l'enfant*

Le lecteur sait de quelle illustre lignée sortait le Bienheureux Jacques-Augustin Robert de Lézardière. Il faut maintenant lui faire connaître sa maison natale, l'église de son baptême, ceux qui furent ses parrain et marraine : grands seigneurs en Bas-Poitou ; ceux qui les remplacèrent : humbles domestiques au château paternel. Il faut aussi faire revivre le milieu dans lequel grandit le futur martyr pour en mieux comprendre la formation, l'éducation.

#### *Le château de la Vérie*

Le lieu de la naissance de l'abbé Robert de Lézardière, c'est le château de la Vérie, en la paroisse de Challans, mais tout près du ruisseau des Raillères qui sépare la paroisse de Challans de celle de Soullans. Ce château est celui-là même qui existe encore. Fondé sur une terre habitée dès les siècles lointains de la Gaule, sur un sol consacré par des événements que nous ignorons, mais que marque le menhir de Pierre Levée, le château de la Vérie était primitivement une forteresse

carrée disposée selon les points cardinaux. Par le Cartulaire de la Commanderie des Templiers de Coudrie, nous savons qu'antérieurement à 1220, une châtelaine de la Vérie, nommée Hylarie, avait fait des dons à ces Templiers « *pro remedio anime sue et parentum suorum* », c'est-à-dire pour le remède de son âme et de l'âme de ses parents, formule qui signifiait alors : « Pour l'expiation de ses péchés et des péchés de sa famille » (1).

En l'an 1467, un certain François de la Vérie s'engage au service de Louis XI, lors de la convocation de l'arrière-ban du Poitou. Et c'est tout ce que nous savons des anciens seigneurs de ce domaine. Au début du XVII<sup>e</sup>

(1) Coudrie, entre Challans et Froidfond, entre la Garnache et St-Christophe-du-Ligneron. En latin : *Cosdria*.

En 1118, neuf croisés fondèrent les Chevaliers du Temple, d'où leur est venu le nom de Templiers. De ces neuf croisés le chef était Hugues des Payens, de Champagne, qui devint le premier grand maître de l'Ordre, sorte de congrégation religieuse et militaire. « En 1127, Hugues des Payens passa en Occident pour obtenir du Saint-Siège la confirmation de son Institut. Renvoyé au concile de Troyes, il en obtint, en 1128, la confirmation qu'il sollicitait. Aussitôt après, il parcourut une partie de la France, passa ensuite en Angleterre, puis en Espagne et en Italie ; et ayant dans ses pérégrinations, recruté de nombreux prosélytes et recueilli d'abondantes aumônes, il repassa en Terre-Sainte, où il mourut en 1136 ». Hugues des Payens vint lui-même (probablement à la Garnache) recevoir les multiples donations qui lui permirent de fonder, vers 1130, le couvent de Coudrie. A la Révolution, Coudrie fut vendue comme bien national, y compris son église qui était le centre d'une paroisse fort utile. Après la Révolution, la paroisse fut rétablie ayant pour église, non celle des Templiers, transformée en grenier et en pressoir, mais la chapelle d'une maison bourgeoise : la Balbinière. A la mort du curé, M. Paumier, il fallut supprimer la paroisse, par suite de la pénurie de prêtres. En raison de discussions, de réclamations, son territoire fut partagé entre Challans et Froidfond, sauf pour l'église et les villages voisins qui furent donnés à Froidfond pour le spirituel, et à Challans pour le temporel.

Le Cartulaire de Coudrie fut publié, à Poitiers, en 1873, par la Société des Archives Historiques du Poitou (Tome II, p. 149), grâce à l'érudition de M. Louis de la Boutetière.

siècle, les frères André et Vincent Bouhier, des Sables-d'Olonne, achetaient, l'un, la terre de la Vérie, en Challans ; l'autre, la terre de Beaumarchais, en Bretignolles-sur-Mer. Aussitôt l'acquisition, les deux frères construisirent les châteaux actuels de la Vérie et de Beaumarchais. Il est visible que le château de la Vérie a été bâti sur la partie méridionale du vieux manoir carré. En dépit des bouleversements qui ont tant de fois ravagé notre pays, nous avons la bonne fortune de posséder la maison natale de Jacques-Augustin de Lézardièrre. Mais au temps du Bienheureux, le château avait, sur le jardin, aux angles Sud-Est et Sud-Ouest, deux belles tours rondes. L'une fut endommagée par la Révolution. Après la Révolution, elle fut démolie et l'autre subit le même sort. Les vieillards m'ont raconté qu'on les avait détruites parce qu'elles évoquaient le souvenir de la féodalité. C'est pour une niaiserie de cette taille que fut froidement perpétré l'acte de vandalisme qui défigure la façade méridionale du château. De nos jours, vers 1886, la toiture et les mansardes furent refaites sous la direction de M. Libaudière, architecte à la Roche-sur-Yon. A cet architecte sont dus les deux petites tourelles carrées du Nord-Est et du Nord-Ouest.

On ne sait en quelle chambre naquit le Bienheureux.

### *L'église du Baptême*

Quant à l'église de son Baptême, elle a disparu en 1899-1900, victime d'un vandalisme inexcusable. Il n'en reste que le clocher, construit de 1862 à 1865, que n'a donc pas connu le Bienheureux de Lézardièrre. Notons, en passant, que l'ancienne église N.-D. de Challans telle qu'elle était à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avait deux clochers : l'un, élevé de 1862 à 1865, au Nord-Est, tout près du chœur, était le commencement d'une église romane projetée en 1859. On l'appelait le *clocher neuf*. En cette biographie, il n'a qu'un intérêt, celui de marquer désormais l'emplacement de la sépulture des familles Bouhier de la Vérie et Robert de Lézardièrre. L'autre clocher remontait au XI<sup>e</sup> siècle. Il s'élevait au milieu du transept. Sa partie supérieure, détériorée par les Huguenots, avait été refaite et surmontée d'une flèche en bois couverte

d'ardoises. On l'appelait le *vieux clocher*. C'est celui qu'avait connu le Bienheureux de Lézardière, et c'est de ce clocher antique que les sacristains Pierre Amérand, sergetier, et Pierre Pinson, annoncèrent le baptême du futur martyr. Et détails à remarquer, des deux cloches qui sonnèrent, l'une était de 1615, l'autre de 1734 ; celle-ci avait eu pour parrain « haut et puissant Messire Jean-Louis Robert, chevalier, seigneur de Boisfossé » et pour marraine, la grand'mère paternelle du Bienheureux, « haute et puissante Dame Françoise-Catherine Bouhier de la Vérie, Epouse de haut et puissant messire Claude-Gilbert Robert de Lézardière, chevallier, seigneur de la Salle. » Et cette cloche de 1734 avait été fondue avec le métal d'une cloche de 1659 qui avait eu pour marraine la grand'mère de la marraine de 1734. On lit, en effet, dans les Registres de Baptêmes, Mariages et Sépultures de Challans, à l'année 1734, cette mention : « Nota qu'on a trouvé sur la ditte cloche (*celle de 1659, refondue en 1734*) avant de la casser, qu'elle fut fondüe, l'an 1659, et que la marraine fut alors, haute et puissante Charlotte de Chateaubrian, Dame de la Verrie, grande mère de Mme de la Salle aujourd'hui marraine ». C'était donc la trisaïeule paternelle du Bienheureux qui était marraine de cette cloche de 1659.

Les deux cloches qui, le 27 novembre 1768, carillonnèrent le baptême, ont disparu à la Révolution. Un document conservé aux Archives Départementales de la Loire-Inférieure (Série L. 1533), atteste « que les brigands ont emporté les cloches de Challans » et cela antérieurement au 26 mai 1794 (7 prairial an II). Les catholiques de Challans ont donc réussi à sauver les cloches de leur vieille église. Mais où les ont-ils cachées ? Celles de Saint-Urbain et de Bois-de-Céné, également cachées, furent trouvées après la Révolution. Celles de Challans furent-elles découvertes par les Révolutionnaires, comme il advint à celles de Saint-Jean-de-Monts, et fondues à Nantes, comme tant d'autres ? Sont-elles encore enfouies dans le Marais ? Sans doute on ne saura jamais quel fut leur sort.

Au moment du baptême du Bienheureux de Lézardière, la vieille église de Challans avait un chœur à deux bas-côtés formant chapelles latérales. C'était une

œuvre des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Le transept était du XI<sup>e</sup>. La nef, au midi, avait conservé tout le mur de l'église du XI<sup>e</sup>, mais au Nord, le mur avait fait place à des arcades mettant en communication la nef avec un bas-côté du XV<sup>e</sup>. C'est, dans ce bas-côté, édifié au Nord qu'était le baptistère, dans l'angle Nord-Ouest. Lors des fouilles de 1899-1900, on en a trouvé l'emplacement. Le banc en ciment, sur la place de l'ancienne église — le banc le plus proche de la boucherie de M. Olivier Vrignaud — est presque au lieu de ce baptistère. Les fonts, sur lesquels le futur martyr fut baptisé, ont disparu en 1776, remplacés par une cuve de marbre noir de Sablé (Sarthe). Le 29 août 1897, cette cuve fut transportée de la vieille église dans la nouvelle, où elle sera toujours. Détériorée, en 1793, par les Révolutionnaires, blessée, si je puis dire, en haine de la Foi, elle nous est chère et, à cause de l'outrage qu'elle a subi, et, parce que c'est là que, depuis plus de 170 ans, les Challandais sont faits enfants de Dieu et de l'Eglise.

Des fonts baptismaux du Bienheureux, on apercevait en ligne droite, l'autel de la Sainte Vierge que l'on appelait alors l'autel du Rosaire. C'était jadis l'autel Saint-Nicolas, le premier et le plus important des autels secondaires. Mais, depuis l'établissement à Challans, le 12 février 1631, de la Confrérie du Rosaire, cette association avait tenu à posséder sa chapelle particulière. On lui assigna l'autel Saint-Nicolas. Le changement de titre se fit entre le 17 mars 1631 et le 29 septembre 1644. Là reposaient, en leur dernier sommeil, les familles nobles de Challans, les seigneurs de la Mothe-Fouquerant et du Breui, les Bouhier de la Vérie, les Robert de Lézardière, les Chasteigner, les Robert de Bois-Fossé.

L'emplacement est aujourd'hui facile à trouver. C'est au pied du clocher actuel, sur la face *Ouest*. C'est même à l'occasion des obsèques de la 5<sup>e</sup> aïeule du Bienheureux que paraît, pour la première fois, le titre du Rosaire donné à cet autel. Cette 5<sup>e</sup> aïeule était Jacqueline Sauvestre, fille de Barthelemy Sauvestre, écuyer, sgr de Clisson, et de Jacqueline Hervé. Le 26 décembre 1611, elle avait épousé André I<sup>er</sup> Bouhier de la Vérie et en avait eu, le 25 avril 1613, à la Vérie, un fils posthume : André II Bouhier de la Vérie qui fut le 4<sup>e</sup> aïeul du mar-

tyr. Jacqueline Sauvestre, veuve le 2 avril 1613, se remaria, le 10 janvier 1617, à Challans, en la chapelle de la Vérie, avec haut et puissant Jean-Pierre Cheaullier, seigneur du Plessis-Baudouin et du Thenys, paroissien de Joué, en Anjou (lui-même veuf), et veuve une seconde fois, elle épousa, en 3<sup>e</sup> noces, en la même chapelle de la Vérie, le 15 juillet 1630, Julien Boscher (alias de la Boucherie-Saint-André), écuyer, sgr du Plessis-Buet et de Réaumur. Jacqueline Sauvestre mourut subitement à Challans, le 30 septembre 1644. Nombreux seraient les Bouhier qui la rejoindraient sous les dalles de la chapelle du Rosaire. Je cite seulement le trisaïeul du Bienheureux, ce Charles Gabriel Bouhier de la Vérie et de la Braconnière, dont j'ai déjà cité la vaillance. Mousquetaire du Roi, enseigne au Régiment des Gardes, capitaine de cheval-légers, blessé au siège de Lille, en 1667, mort au château de la Vérie, le 31 mars 1690. Lui aussi, tout fils de grands seigneurs qu'il était, avait eu pour parrain et marraine des indigents. Né à la Vérie, le 28 août 1639, et immédiatement « baptisé à L'eau par le S<sup>r</sup> D'oussonville, gentilhomme dud. seigneur de la verve ». Le supplément des cérémonies du Baptême n'eut lieu que onze ans plus tard : le 13 décembre 1650, et l'on peut encore lire aujourd'hui dans les Registres Paroissiaux de N.-D. de Challans que « gabriel charles receut sond [it] non (1) par gilles Barillon et Marguerite Moreau pauvres gens de la parr. [oisse] de Soullans. Et les Cérémonies accoustumées à tel sacrement furent faictes solennellement par M<sup>re</sup> pierre peradeau pbre curé de Challans ».

Le Bienheureux eut une sœur et un frère inhumés en cette chapelle : Marie-Louise-Gilberte, 22 jours, décédée le 26 octobre 1752, et Charles-Benjamin, près de 2 ans, décédé le 7 avril 1772. De cette mort, il fut témoin, quoique bien jeune : il était alors dans sa quatrième année. Ce fut même le premier décès qu'il vit de près, le premier deuil dont il fut frappé.

Cette vieille église de Challans avait toute une longue histoire, une histoire glorieuse. Fondée au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne un document d'importance : sa *Croix Mérovingienne*, détruite par les invasions normandes, reconstruite au XI<sup>e</sup> siècle, mutilée par

---

(1) « ...Gabriel Charles reçut son dit nom par... ».

la guerre de Cent Ans, en grande partie réédifiée au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles, profanée, dévastée par les disciples de Luther et de Calvin, restaurée et de nouveau profanée, cette fois par la Révolution et de nouveau réparée, elle avait l'histoire de ses deux Dédicaces ; la première, vers 1114, par un saint : le Bienheureux Pierre II, évêque de Poitiers ; la seconde, en 1524, par un religieux carme de Limoges, Jehan Lemasson, évêque *in partibus* d'Hébron, auxiliaire de Poitiers. Elle avait l'histoire de ses dix autels consacrés les 29 et 30 décembre 1524, par cet évêque d'Hébron, et la famille du martyr, en lui faisant parcourir l'église pour lui montrer ces autels, ne manquait pas de s'arrêter devant celui du premier évêque de Saintes, saint Eutrope, patron de la paroisse de Poiroux, où résidait, en son veuvage, l'aïeule paternelle ; où bientôt Jacques-Augustin irait habiter, et, là, comme sous l'égide de l'apôtre et pontife martyr, il entendrait l'appel au service des autels qu'il croyait l'appel au sacerdoce, mais serait l'appel à son propre sacrifice.

Cette église, elle avait aussi l'histoire de ses visiteurs illustres : Richelieu en 1610, Louis XIII en 1622 pour ne citer que les plus grands noms. Elle avait l'histoire des saints qui étaient venus y célébrer la messe : le Bienheureux Pierre II, évêque de Poitiers, et le Bienheureux Raoul, abbé de Saint-Jouin-de-Marnes et de Saint-Sulpice près de Rennes, au XII<sup>e</sup> siècle ; — le pieux évêque de Luçon, Jean-François de Lescure, au XVIII<sup>e</sup> siècle ; — le Père Baudouin et le Père Lataste, au XIX<sup>e</sup> siècle ; — l'histoire des martyrs qui, dans la prière sous ses voûtes séculaires, s'étaient préparés, de loin ou de près, à l'immolation : non seulement les trois prêtres challandais massacrés au XVI<sup>e</sup> siècle par les Protestants, non seulement Jacques-Augustin de Lézardièrre, François Tortereau, Jacques Petiot, et autres confesseurs de la Foi sous la Révolution, mais aussi Denys-Auguste Affre, vicaire général de Luçon, Mgr Affre, archevêque de Paris, tombé sur les barricades, tandis qu'il allait porter aux insurgés des paroles de conciliation et de paix.

Après ceux qui y avaient prié, l'histoire pouvait encore rappeler ceux qui, de loin, avaient aperçu son

vieux clocher, tel le futur pape Clément V, alors cardinal Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, en visite canonique à Commequiers, à Sallertaine et à Beauvoir-sur-Mer ; tel le futur Roi de France, Henri IV, alors Henri de Navarre, en expédition militaire, dans la région ; et enfin le missionnaire qui la voyant de près, étant même à sa porte, voulut y prêcher, mais s'en vit refuser l'entrée, le prêtre, l'apôtre que Sa Sainteté Pie XII a canonisé l'an dernier : Saint Louis-Marie Grignon de Montfort.

Voilà quelle était l'église du Baptême du Bienheureux Robert de Lézardière. En 1843, en raison de l'accroissement de la population, M. le Curé Lussagnet démolit la nef à collatéral unique qui avait vu ce Baptême et la remplaça par une vaste nef de style grec à deux collatéraux, l'un au Nord, l'autre au Midi (1). Celui du Nord couvrait l'emplacement du Baptistère du Bienheureux.

Pour une misérable question d'argent, cette église vénérable, riche de si grands souvenirs, a été vendue en 1899, et, pour un gain plus misérable encore, on a détruit son transept, le plus ancien du pays ; à la dynamite, on a fait sauter les magnifiques voûtes du chœur qui résistaient à la pioche et dont le merveilleux équilibre faisait l'admiration des savants. Toutes les beautés de la nouvelle église de Challans, « *cathédrale du Marais* », ne sauraient nous faire oublier la vieille église de notre Baptême et de notre Première Communion.

### *L'entourage de l'enfant*

#### *a) Le prêtre qui le baptisa*

C'est le curé de Challans qui baptisa le Bienheureux de Lézardière. Il se nommait François-Pierre-Alexis Tortereau du Bois. Couramment, on disait : « M. François Tortereau ». Il était né le 17 juillet 1717, fête de saint Alexis, en la ville des Sables-d'Olonne, où sa fa-

---

(1) La modeste église de Bretignolles-sur-Mer (Vendée) est une exacte reproduction de cette piètre nef construite en 1843, à Challans. Sans inconvénient, on pouvait supprimer cette nef et facilement conserver le chœur et le transept.

dent ; mais il avait vivement ému l'évêque de Luçon (10) ; d'autant plus que le catéchisme diocésain, publié par *Henri* de Barrillon, de concert avec *Henri* Arnaud (évêque d'Angers) et *Henri* de Laval de Bois Dauphin (évêque de la Rochelle) — et nommé de ce fait *catéchisme des trois Henri* (11) lui paraissait incliner,

---

Pardonnez la liberté que je prends : j'ai cru devoir cet office à un prêtre que j'estime et qui me choisit pour intercesseur auprès de vous... »

(10) Un autre incident survint deux mois plus tard, à l'occasion du décès de M<sup>re</sup> Antoine Froment, doyen du chapitre, et de son remplacement. « L'évêque voulut faire donner cette dignité à son propre frère ; mais les chanoines portèrent leur choix sur Du Puy. Ce fut l'occasion d'une nouvelle brouille ; et l'évêque de la Rochelle dut intervenir pour rétablir la paix ». (*Arch. nat.*, L. 735). Urbain-Lévêque : *loc. cit.*, XIII, p. 62.

C'est probablement l'intervention de Mgr de la Frézelière qui fit désigner, en fin de compte, comme doyen, M. Dubos (l'ami, le confident et le biographe de Mgr de Barrillon), dont Mgr de Lescure appréciait la vertu et la modération et qui fut élu à l'unanimité. Depuis 1699, il avait quitté Luçon. Il revint alors habiter cette ville, où il mourut en 1724.

(11) Le livre, imprimé en 1676 à la Rochelle, chez la veuve Barth. Blanchet, avait pour titre : *Catéchisme ou Doctrine chrétienne pour les évêchés de la Rochelle, de Luçon et d'Angers*. Les motifs qui portèrent les trois évêques à publier un seul catéchisme sont énoncés dans le mandement commun qui accompagnait la publication. « La proximité de nos diocèses donnant lieu à nos diocésains de passer plus aisément de l'un à l'autre, nous avons jugé à propos de leur donner un seul catéchisme, afin que ceux qui ont déjà un grand commerce dans les choses qui regardent la vie civile, aient aussi une liaison particulière dans celles qui appartiennent à la vie chrétienne ».

Convient-il d'aller plus loin et de supposer que ces motifs — assez plausibles — voilaient d'autres desseins ? Nous nous bornons à citer du Tressay (*L. c.*, III, 97) : « Les trois évêques mirent en commun leurs idées et produisirent un livre où l'erreur s'affirme et se dissimule en même temps avec art. Un catéchisme uniforme pour plusieurs diocèses assurait le triomphe du jansénisme sur un vaste territoire. On prétend que Henri de Barrillon surtout travailla à cette œuvre. Il est impossible de ne pas reconnaître ici une grande faute. La bonne foi seule put excuser le prélat devant Dieu... »

par endroits, vers « les erreurs de la nouvelle doctrine » (12). D'ailleurs, en l'enseignant, un certain nombre de curés et plusieurs professeurs du séminaire ne se faisaient pas faute d'en accentuer les tendances. Aussi jugea-t-il expédient de mettre un terme à ces abus et de confier à d'autres mains la formation du jeune clergé.

Pour l'aider dans cette tâche, les Jésuites lui semblaient spécialement qualifiés. C'était également l'avis de son ami et voisin, Charles Frezeau de la Frezelière, évêque de la Rochelle, lequel, dès 1694, les avait appelés dans son séminaire et se félicitait des résultats acquis (13). Jean-François de Lescure ne demandait pas

(12) « Ce catéchisme — dit la Fontenelle (p. 557) — eut un grand nombre d'éditions. La troisième fut imprimée à Paris, chez Ant. Dezallier, en 1684 ». Pourtant il ne fut pas accueilli sans réserve dans le diocèse de Luçon. Plusieurs curés refusèrent de l'enseigner, notamment Eschallard du Coudray, ancien bénédictin, prieur de Mouchamps. Son zèle n'était pas en cause (il y avait, dans sa paroisse 1.200 convertis), ni sa conduite morale ; mais l'évêque, qui lui rend ce témoignage, l'accuse de ne vouloir « souffrir aucune autorité supérieure, pas même celle de son évêque ».

(Cf. La Fontenelle, p. 584-85). En 1682, il fit imprimer, à Nantes, « un livre qui avait pour titre : *Sommaire des principaux points de la foi et de la doctrine chrétienne, avec les remarques des erreurs de la nouvelle doctrine*. Ce contre-catéchisme avait été imprimé sans examen d'un docteur en théologie et par suite sans privilège ; ce qui permit de le déferer au conseil du roi et de le faire condamner (3 avril 1683). Sur cette affaire cf. La Fontenelle (*loc. cit.*, p. 582-587) et du Tressay (*loc. cit.*, III, 93-95). D'autre part plainte fut portée à Rome contre le *catéchisme des trois Henri*. L'ambassadeur de France (cardinal d'Estrées) dut intervenir pour que la chose n'eût pas de suite. (Voir dans La Fontenelle, p. 571-76, les deux lettres de l'abbé Divois : juillet-août 1681). Mais la question n'était pas définitivement réglée.

(13) Il venait de succéder à Henri de Laval, qui avait transféré son séminaire de « Saint-Marc, près Fontenay (1693) » à la Rochelle. Le nouvel évêque avait été sacré (le 26 juin 1694) à Paris, dans l'église du noviciat des RR. PP. Jésuites. Dès le 6 octobre suivant le contrat fut signé qui stipulait que « le Séminaire serait à perpétuité uni au collège que les Jésuites ont à la Rochelle ». (Voir L. Garriguet : *Le Grand Séminaire de la Rochelle*, p. 19-23).

mieux que de suivre son exemple et ses conseils. La mort — toute récente — du Supérieur de Luçon, Jacques Gaitte (14), favorisait l'éclosion du projet. Le 21

---

(14) Jacques-Charles Gaitte était né à Seillans (diocèse de Fréjus) ; il fut reçu au doctorat à Paris, en 1668. Il fut du nombre des docteurs que Mgr de Barrillon attira dans son diocèse. Un de ses frères, Barthélémy, également docteur en Sorbonne, fut chanoine à St-Jean l'Hospitalier, à Paris, puis vicaire général de Fréjus. Chanoine de Luçon (1679), prévôt des Essarts, professeur au Séminaire, Jacques Gaitte fit paraître en 1688 (Paris, Arnould Seneuse, in-4°) un *Tractatus de usura et fœnore, item de usuraria trium contractuum pravitare*. (Nouvelle édition, corrigée, d'une *Dissertatio*, publiée, à Lyon, en 1673).

Ellies du Pin (*Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques XVII<sup>e</sup> siècle ; auteurs vivants* (t. V. p. 505-507) analyse ce « gros volumē un des plus amples traités contre l'usure », composé « alors qu'il étoit chanoine de Luçon pour répliquer aux auteurs qui avoient défendu *les troits contrats* et traiter à fond la question ».

Il étoit (vers 1690) archidiacre d'Aizenay et permuta avec Germain Du Puy (Aillery : *Pouillé*, p. 6).

On le trouve plus tard supérieur du Séminaire de Luçon et vicaire général. Fut-il investi de ces fonctions par Mgr de Barrillon ou par Mgr de Lescure ? Toujours est-il que le 5 avril 1701, il portait encore ce double titre, au témoignage de G. Du Puy. (Voir sa *Protestation*, dans La Fontenelle (p. 655) et dans Urbain-Levesque, t. XIII, p. 483).

Jacques Gaitte décéda peu après (fin juin) et fut inhumé dans la Cathédrale. Son testament est daté du 24 juin 1701. Sa bibliothèque, « fort nombreuse et bien composée », fut mise en vente le 9 septembre et acquise — 2.500 livres — par D. Georges Martin, cellérier de l'abbaye de Saint-Michel-en-l'Herm. « Intervenant ensuite le R. P. Jacques Baubaud, religieux de la Compagnie de Jésus, procureur du Séminaire de ce lieu, déclara s'opposer à la vente pour les choses *légues au Séminaire* ». (Voir *Sem. cathol. de Luçon*, 1908, p. 19 et 56-58).

Quelles étoient ses tendances ? Le certificat, délivré par lui, en mars 1701, à son confrère G. Du Puy, « témoignant que sa doctrine étoit *très saine* » ; le choix de ses exécuteurs testamentaires — dont l'un, G. de Butigny, fit, trente ans plus tard, une triste fin — l'austérité de sa morale, telle qu'elle ressort de son traité contre l'usure, laissent supposer qu'il ne partageait pas entièrement les vues de Mgr de Lescure.

septembre 1701 — à la suite d'une dernière entrevue au château de l'Hermenault, « résidence d'été des évêques de la Rochelle (15) — Mgr de Lescure y manda Elie Train, notaire royal apostolique du diocèse de la Rochelle » et passa avec « Les Révérends Pères Marc-Antoine Cochepin, provincial de la Compagnie de Jésus dans la province de Guyenne, et Daniel Bonnin, recteur du collège estably à Fontenay-le-Comte » une convention par laquelle il fut « arrêté que le Séminaire de Luçon sera, à l'avenir, régi, conduit et gouverné par les Pères de la d. Compagnie (16) ».

Nous reviendrons (dans la deuxième partie) sur certaines clauses de cette « transaction », qui reproduit, à peu de chose près, l'acte de 1694. Constatons, pour l'instant, que parmi les témoins de l'accord, un seul appartenait au diocèse intéressé, le chanoine Dreilhe (17). Était-ce une façon indirecte d'associer le Chapitre à une mesure sur laquelle on ne l'avait point consulté ? Toujours est-il qu'afin de ménager la transition, et peut-être, de se concilier la partie la plus influente du Chapitre, on choisit comme Supérieur du Séminaire le Révérend Père Louis Des Nouhes, proche parent — frère a-t-on dit — du vicaire général Gabriel des Nouhes de Beaumont (18).

---

(15) C'était jadis — à proximité du diocèse de Luçon — la maison des champs des abbés, puis des évêques de Maillezaïs. Geoffroy d'Estissac (fils du Seigneur de Coulonges et protecteur de Rabelais) l'avait fait presque entièrement rebâtir (1523-1528). Cette splendide demeure avait été saccagée en 1569, par les protestants, et remise en état par Henri de Béthune.

(16) Archives départ. de la Vendée, Série G., Séminaire. (Voir à la fin Append. I).

(17) Qui n'était pas, du reste, originaire du diocèse de Luçon. Peut-être était-il venu d'Auvergne avec Mgr de Lescure. Lors de la vente de la bibliothèque du chanoine Gaitte (voir ci-dessus note 14) le P.-V. le fait intervenir au nom des « Capucins et des Dames de la Propagation ». (Cf *Sem. cath.* 1908, p. 58).

(18) Par contre Gabriel des Nouhes appartenait à une famille connue depuis plusieurs siècles en Bas-Poitou. (Voir plus loin Appendice II).

La branche cadette, dont il était issu, eut pour tige Ni-

Il n'est pas probable que cette désignation ait suffi pour aplanir toutes les difficultés. Le biographe de Mgr de Lescure (19), se contente d'écrire avec sa bonhomie

colas des Nouhes qui obtint en partage la terre du Pally (par, de Chantonay) et en prit le nom (1449)...

Gabriel des Nouhes — fils d'Isaac et frère de Gabriel s<sup>r</sup> de la Normandelière — fut seigneur de Beaumont, le Pally, etc. Il épousa (en 1642) Marie de la Vauldraye, qui — d'après le *Dictionnaire des Familles du Poitou* (1<sup>re</sup> édit. t. II, p. 442) — n'eut que deux fils : René-Thomas, sgr de Beaumont, Pally, et Gabriel, qui embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. D'un troisième enfant — prénommé Louis et qui devint Jésuite — il n'est pas question.

Né au château de Pally, en 1644, Gabriel obtint très jeune (*a puero*, dit la *Gallia Christiana*) en commende, l'abbaye des Fontenelles ; il la possédait encore en 1719 (*adhuc grandævus, hoc anno*). Il dut la résigner en même temps que sa dignité de grand chantre. Car il fut entre temps chanoine de Luçon, chantre en dignité, official, et vicaire général, puis conseiller et aumônier du roi. D'après du Tressay (*Moines et Evêques de Luçon*, t. III, p. 234) il décéda en 1728, à l'âge de 84 ans.

Nous préférons supposer — vu la différence d'âge — que le R. P. Louis des Nouhes fut plutôt son neveu (et le fils de René-Thomas).

De deux autres neveux (à la mode de Bretagne) qui furent également chanoines de Luçon, nous parlerons plus loin

(19) Le chanoine Durand, qui fut son secrétaire, et qui décrit ainsi la situation (en 1700) de la ville épiscopale : « Quoique Luçon soit assez mal construit et qu'il soit placé au bord d'un marais, les habitants sont cependant d'un naturel fort humain. Depuis qu'il a plu au Seigneur purger cette ville des Calvinistes, qui autrefois y étaient en grand nombre, la piété a pris la place de l'erreur ; la vertu y est estimée, le vice y est en horreur ; les désordres, si communs dans les villes, ne se trouvent pas en celle-là... La cathédrale n'en cède point aux autres du royaume ; elle l'emporte sur plusieurs par sa structure et par sa propreté. On y fait l'office divin avec une décence la plus édifiante ; trente chanoines, douze dignitaires, six hebdomadiers, des musiciens en grand nombre servent cette église, où on entend une musique des plus charmantes ». On attribue à ce bon chanoine un *Recueil de pratiques saintes* et des *Cantiques spirituels* (1723). Cf. du Tressay (III, 213) et La Fontenelle (p. 705).

coutumière : « Le temps de l'entrée du séminaire approchant, les *prêtres séculiers*, qui en avaient jusqu'alors la direction, *s'étant pour la plupart retirés*, les autres étant décédés, que fait notre Prélat ?... Considérant combien les religieux de la Compagnie de Jésus sont propres à instruire, il les appela et leur donna le séminaire (20) ». Assurément les morts n'étaient plus à même de protester. Quant aux autres — mis en face du fait accompli — se retirèrent-ils spontanément ? Nous hésitons à le croire (21). L'évêque dut-il — comme l'ont affirmé certains historiens — faire intervenir la maréchassée (22) ? En tout cas, nous ne saurions admettre avec ces historiens que le personnel auquel on avait ainsi donné la chasse appartint à l'Oratoire (23). Ce que

---

(20) Cité par la Fontenelle (p. 661-62). L'église de Péault — dont il était le prieur — a conservé de lui un calice d'argent.

(21) « Plusieurs nombres de l'administration diocésaine — observe sans plus préciser le chanoine du Tressay (*l. c.* III. 153) — se retirèrent, mécontents de ce changement et furent remplacés dans leurs fonctions ». Jean-François de Lescure eut aussi soin d'enlever la direction des couvents aux ecclésiastiques dont l'orthodoxie était justement suspecte ».

« Les docteurs amenés par Barrillon à Luçon furent interdits pour-les confessions en 1701 ; mais, lors d'une épidémie qui ravagea la ville à l'automne de 1702, l'évêque leur demanda d'assister les mourants ». (*Archives nat.* L. 735) Voir *Correspondance de Bossuet* (éd. Urbain-Lévesque, t. XIII, p. 63, en note.

(22) La Fontenelle (*l. cit.* p. 601).

(23) Voir *ibid.*, p. 601 et du Tressay (III, 152-153).

Il est vrai cependant que G. Du Puy appartenait à l'Oratoire (cf. ci-dessus, note 7). Mais professait-il au Séminaire ?

Du reste il avait fait sa paix avec l'évêque qui lui avait rendu — à la demande de Bossuet — ses fonctions de théologal et d'archidiacre. Il visita, en 1704 et en 1707, les paroisses de son archidiaconé (qui comprenait les anciens doyennés d'Aizenay et de Montaigu). On conserve, dans les registres de St-Fulgent, le *mandement* qu'il adressa à cet effet : « Germain Du Puy, prestre, *archidiacre d'Aizenais* dans l'église cathédrale de Luçon, à tous abbés, prieurs, curés, chappellains et autres ecclésiastiques de nostre archidiâconé, salut. Sçavoir faisons que nous ferons la visite dans la pa-

nous venons de dire (et que confirme le témoignage oculaire du chanoine Durand) prouve qu'il s'agissait bien d'un personnel *séculier*.

Il est vrai que les Oratoriens avaient en 1616 accepté de Richelieu la mission de diriger le séminaire qu'il avait créé en 1611 dans sa ville épiscopale et confié d'abord à des prêtres du diocèse (24). Mais ils avaient dû s'éloigner dès 1624 en raison de difficultés financières provoquées par la mauvaise volonté de certains bénéficiers (25).

Seul était resté le Père Le Gentilhomme, qui en 1625, faisait constater qu'il n'était chargé que « de la petite

roisse de Saint-Fulgent, mercredy matin vingt deux du moy d'octobre mil sept cent quatre, dont monsieur le curé avirtira le clergé et le peuple qui luy est soumis et particulièrement les maitre et maitresse d'écoles, les fabriqueurs, procureurs de *confrairie* et autres qui doivent rendre compte du maniement des biens de l'église, à ce qu'ils tiennent leurs comptes prests à pouvoir estre par nous examinez... etc. » G. Du Puy portait « de gueules taillé d'argent à un puits d'or brochant sur le tout ». (Voir *Chron. par.* t. VI, p. 237).

(24) Voir *Mémoire pour l'établissement du Séminaire de Luçon* (Collect. Dom Fonteneau, t. XIV p. 183 et Bibl. nationale F. 18.389). La *Semaine Catholique* (1907 p. 907-910) l'a publié en partie, ainsi que *l'acte de fondation* et l'établissement des Oratoriens, daté du 14 décembre 1616 (p. 928-930) et (950-951). Voir la traduction de cet acte : *Sem. cathol.* 1884, p. 700-702.

(24) « Le 21 avril 1610, les syndics du diocèse permirent l'établissement d'un séminaire à Luçon et autorisèrent le prélat à imposer une somme de 3.000 livres sur les bénéfices de plus de 800 livres de revenu ; ces dispositions furent homologuées par lettres patentes du roi, datées du 27 août 1611 et vérifiées au Parlemnt, le 7 septembre 1612 » (La Fontenelle : *loc. cit.*, p. 377). Le premier principal de cette maison — dite de la *Souche* et « située (dit Mgr de Beauregard) dans la rue qui va de la petite place près l'Eglise à la paroisse, non loin de la maison du bénéfice de Ste-Flaive » — fut Antoine Frossard, docteur en théologie, chanoine préceptoral et curé de Luçon. Mais ce principal s'étant retiré, en se réservant 200 livres de pension, on appela, par contrat du 14 déc. 1616, les Oratoriens dans cet établissement ». (*Ib.* p. 382).

(25) Voir La Fontenelle (*loc. cit.*, p. 435-36) et *Sem. cathol.* (1907, p. 951).

et dernière classe » à quoi il était tenu par sa prébende préceptoriale (26). Comme il était en même temps curé de Saint-Philbert et que cette paroisse fut supprimée en 1638, il ne tarda pas à se retirer à Niort, où l'Oratoire venait de s'installer. « A partir de 1644, observe le Père Ingold, il n'y eut plus d'oratoriens à Luçon (27) ».

Jusqu'en 1663, le séminaire — s'il ne fut pas mis en sommeil — fonctionna au ralenti, sous la responsabilité très atténuée du chapitre.

Dès son arrivée à Luçon, Nicolas Colbert (1661-1671) décida de transporter dans un endroit plus vaste et plus salubre l'humble séminaire de Richelieu et de lui infuser une vie nouvelle. A cet effet il obtint des lettres patentes (juillet 1663) (28) et, dès que la maison put recevoir des élèves, il la plaça sous la direction du chanoine Para, « official, homme zélé, simple et vertueux, auquel s'associèrent quelques membres du Chapitre » (29).

Lorsque Colbert quitta Luçon pour Auxerre (1671) la construction de l'édifice n'était pas achevée ; elle le fut par H. de Barrillon qui l'agrandit, en prolongeant à l'est les deux ailes. En cette dernière partie fut installé un petit séminaire, pour permettre aux jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, — et à quelques autres étudiants — de faire leurs humanités. Pour diriger les deux maisons, Mgr de Barillon fit appel « à des maîtres instruits et pieux choisis parmi les

(26) *Ibid.*, p. 436. L'église St-Philbert, située proche de la cathédrale, avait été « entièrement saccagée en 1568 par les calvinistes. Le 3 novembre 1640, à la demande de l'évêque (Pierre de Nivelles) « le curé, dont le nom était Le Gentilhomme, de l'Oratoire, et les syndics lui cédèrent les ruines de l'ancien St-Philbert moyennant 600 livres » (Mgr de Beauregard, cité par La Fontenelle, p. 467). Cette somme servit à faire relever les tours de St-Mathurin, qui demeura l'unique paroisse.

(27) Archives de l'évêché de Luçon (p. 90) et *Sem. cathol.*, 1884 (p. 720).

(28) *Arch. Vend.*, Série G. Voir le texte dans la *Sem. Cathol.*, 1907, p. 1008-1010 et ci-dessous (P. J.).

(29) Mgr de Beauregard, cité par La Fontenelle (p. 514) et du Tressay (t. III, p. 26).

plus capables du diocèse (30) ». Aucun document ne nous permet de supposer que l'évêque de Luçon, malgré toute la sympathie qu'il portait à l'Oratoire, ait jamais tenté de remplacer par des membres de cette société le personnel de son double séminaire (31).

C'est donc une maison en pleine prospérité — elle abritait 150 élèves (32) — que les Jésuites trouvèrent à leur arrivée. Un inventaire en fut dressé (1702) (33) ; les lettres patentes furent confirmées et la nouvelle équipe s'attela à la tâche avec ardeur et prudence. Les préventions ne tardèrent pas à tomber dans la ville, comme dans le diocèse. Si quelques obstinés durent être écartés, la plupart des opposants se soumirent ou se turent, en particulier l'archidiacre Du Puy, qu'on re-

---

(30) *Ibid.*, (cf. La Fontenelle, p. 547-548) et du Tressay (III, 66).

« Il parvint à attirer près de lui des hommes supérieurs pour les placer à la tête de l'enseignement ecclésiastique. Nous citerons Jean *Coutin*, docteur en Sorbonne, qui mourut à la peine. L'abbé *Legaigneur*, obligé par la faiblesse de sa vue de se retirer, après avoir dirigé le séminaire pendant dix-huit mois ; l'abbé de *Boisdavid*, docteur en Sorbonne et archidiacre d'Aizenay, qui dirigea aussi le séminaire et mourut en 1686, victime de sa charité, lors d'une épidémie de fièvre pourpre ; l'abbé *Louis*, aussi docteur en Sorbonne et premier rédacteur des *Conférences* de Luçon ». « Pour entretenir l'émulation dans son grand séminaire, M. de Barrillon examinait lui-même chacun des sujet deux fois l'année ».

Pour le petit Séminaire « le prélat choisit des professeurs propres à remplir le but qu'il se proposait et il leur donna des appointements convenables... Il prit cette dépense à sa charge et voulut même qu'ils fussent payés l'année qui suivrait sa mort, aux dépens de son hérité ». Les premiers directeurs de cet établissement furent les abbés *Froment*, *Pillet* et *Huet*. En 1663, M. Antoine Froment — docteur en Sorbonne — était syndic du diocèse ; il fut élu peu après (1665) doyen du Chapitre, « dignité qu'il eut avant d'être prêtre. Il réunissait les plus brillantes qualités au caractère le plus aimable ». Il mourut le 2 mai 1701. (Voir ci-dessus, note 10).

(31) Voir ci-dessus, note 23.

(32) Cf. La Fontenelle (*loc. cit.*, p. 547) ; d'après Mgr de Beauregard.

(33) Voir *Sem. catholique* (1908, p. 96-98).

trouve dix ans plus tard en cette qualité, lors du passage à Luçon du missionnaire breton Grignon de Montfort (34). Ce calme relatif permit à l'évêque de poursuivre son œuvre pastorale. Avec les missionnaires — jésuites et capucins — il travailla activement à la conversion des Calvinistes déjà commencée par son prédécesseur (35). Puis ce fut la lutte contre le Jansénisme, cette fois conjointement avec le nouvel évêque de la Rochelle, Etienne de Champflour, son ancien condisciple et son intime ami (36). Contre le livre pernicieux de Pasquier Quesnel (*Réflexions morales sur le N. T.*) les deux évêques publièrent (en 1710) une *Instruction pastorale* (37), où l'on prétendit, à tort, retrouver

(34) C'est, du moins, ce que dit Laveille (*Le Bienheureux L.-M. Grignon de Montfort*, Paris 1908, p. 346). Or les faits qu'il raconte (extase au G. S., sermon à la cathédrale) eurent lieu en mai 1711. Et d'après les *Insinuations ecclès.* (citées par Aillery (*Pouillé*, p. 6), c'est en 1710 que l'abbé de Rastignac aurait succédé à G. Du Puy, comme archidiaque et théologal. Il est vrai que ce dernier pouvait bien être encore « dignitaire du chapitre » et que la réflexion (maligne) qui inquiéta le prédicateur était bien dans la note de son caractère.

(35) Voir La Fontenelle (*loc. cit.*, p. 576, 659 et 662).

(36) Etienne de Champflour, vicaire général de Clermont, en Auvergne, avait succédé (en juin 1703) à Charles-Madeleine Frézeau de la Frézelière que Mgr de Lescure avait assisté à ses derniers moments (4 novembre 1702) et dont il avait présidé les obsèques. « La nomination de M. de Champflour à l'évêché de la Rochelle fut un événement bien agréable pour l'évêque de Luçon. Compagnons d'études — chez les Sulpiciens — toujours liés depuis d'une étroite amitié, ils se trouvaient également évêques dans des diocèses contigus, ayant des villes épiscopales très rapprochées. Bientôt leurs habitations de campagne (Chateauroux et l'Herme-nault) le furent encore davantage ». (La Fontenelle, *loc. cit.*, p. 664). Voir également du Tressay (t. III, p. 139 et 157).

(37). Sur cette *Instruction pastorale*, qui fit grand bruit à l'époque et suscita des polémiques d'un bout à l'autre du royaume, cf. notamment La Fontenelle (p. 673-682) et du Tressay (t. III, p. 162-171). Le pape Clément XI adressa aux deux évêques un bref laudatif, daté du 4 juillet 1711, et condamna solennellement le livre de Pasquier Quesnel par la célèbre constitution *Unigenitus* (8 sept. 1713). Cf. Laffiteau : *Hist. de la Constit. Unigenitus*, p. 68-70.

la main du Père Le Tellier (38), mais à laquelle collaborèrent vraisemblablement les professeurs de leurs séminaires. La polémique qu'elle provoqua — et qu'il n'est pas de notre sujet d'exposer ici — attira l'attention du Pape Clément XI, qui félicita les auteurs et publia peu après (1713) la célèbre constitution *Unigenitus*.

En 1714 Mgr de Lescure fit paraître un nouveau *catéchisme* qu'il substitua officiellement (1721), mais non sans difficultés, à celui des *trois Henri* (39). A cette rédaction, à cette substitution, contribuèrent très probablement les Jésuites du Séminaire. Quand il mourut, le 23 mai 1723, à Châteauroux (40), le diocèse apparaissait pacifié, le fléau janséniste écarté pour un temps, le séminaire prospère et bien disposé ; les Jésuites pouvaient se féliciter des résultats qu'avait obtenus leur action persévérante. Il est temps de voir — entre deux orages — comment ils avaient su l'organiser et le former et quels furent les artisans de cette œuvre méritoire.

## II

Le nouveau séminaire — qui avait remplacé la vieille bâtisse de la Souche, acquise et aménagée par Riche-

---

(38) *Mémoires de Saint-Simon* (t. XX, p. 339-340) cités par La Fontenelle (*loc. cit.*, p. 673-674). Voir P. Bliard : *les Mémoires de Saint-Simon* et le P. Le Tellier.

(39) « Parmi ceux qui n'approuvèrent pas cette innovation — dit La Fontenelle, (p. 687) — on citera un ecclésiastique bien distingué, M. de Rastignac, alors chanoine de Luçon, plus tard évêque de Tulle (sacré par Mgr de Lescure), puis archevêque de Tours (Voir *ibid.*, p. 698 et 786).

(40) Maison de campagne des évêques de Luçon, sur la paroisse de la Réorthie. C'est Mgr de Lescure qui l'avait fait construire et y résidait une partie de l'été.

Voir sur sa maladie et ses derniers jours le récit de son biographe l'abbé Durand, (La Fontenelle, p. 706-708). Voir *ibid.*, p. 709-710, quelques détails sur son testament et son épitaphe. Le texte de ce testament olographe, fait à Châteauroux, le 5 mars 1723, se trouve aux *Archives départementales* (Série G. chapitre de Luçon, liasse 18).

lieu (41) — était situé « aux dernières limites de la ville », au-delà du cimetière Saint-Mathurin, à proximité du chemin qui menait au bourg de Sainte-Gemme. Colbert avait acheté le terrain et fait bâtir le « grand corps du logis » — lequel comportait deux étages avec un pavillon central surmonté d'une horloge — et les deux ailes (encadrant la cour d'entrée) qui le flanquaient du côté de l'occident ; celle du midi aboutissait à la chapelle ; l'autre comprenait la cuisine, le réfectoire, la boulangerie, la lingerie etc... Henri de Barrillon avait prolongé ces deux ailes du côté de l'est et les avait affectées au petit séminaire ; en arrière s'étendaient les jardins. Un étroit « courroir » régnait tout le long du bâtiment au rez-de-chaussée et à chaque étage.

Tel il était en 1701 quand les PP. Jésuites y pénétrèrent, tel il existait encore en majeure partie, deux siècles plus tard, lorsque les sectaires d'alors (plus odieux que ceux de la Révolution, qui l'avaient désaffecté sans le détruire) le livrèrent à la pioche des démolisseurs (42).

L'inventaire de juillet 1702, auquel nous avons emprunté quelques détails (43), mentionnait, en plus des

(41) Il l'avait acquise de ses propres deniers, d'un sieur Arnaudeau, le 12 mars 1612. (Voir *Arch. Vend.*, Série G. Séminaire).

Les écrivains locaux s'accordent à reconnaître que cette maison existe encore (N° 22 de la rue de l'Hôtel de Ville). Au XVIII<sup>e</sup> siècle elle servait de logement canonial. En 1793, elle fut occupée par un ignoble soudard — Huché — qui terrorisa la ville et la région. Vers le milieu du siècle dernier, elle appartenait au chanoine Daniel-Lacombe, qui la légua au *Chapitre*, et fut habitée ensuite par le chanoine Bourbon.

(42) Sur le terrain spolié, on éleva à grands frais une vaste caserne, qui ne fut d'aucun profit pour la ville et qui servit à loger quelques familles de gardes mobiles. Seule la chapelle subsiste encore et sert de débarras.

(43) Voir *Archives Vend.*, Série G (Séminaire). On trouvera une notable partie du texte de cet inventaire dans la *Sem. cathol.* (1908, p. 96-98).

Voici — avec sa valeur — le mobilier d'une chambre du grand séminaire : « un châlit, estimé 6 livres ; une garniture de lit (5 livres) ; un matelas (8 livres) ; un traversin (50

salles de communauté, « 24 chambres d'une part et de l'autre 27 : presque toutes à deux lits ; plus trois chambres pour les régents de rhétorique, de seconde et de première » ainsi que trois salles servant de dortoirs aux élèves du Petit Séminaire. La bibliothèque, assez bien composée, comptait un millier de volumes (44). Le nombre des élèves pensionnaires s'élevait à 150 environ dont une quarantaine logeait au Petit Séminaire.

Le personnel comprenait une douzaine de religieux (45) : quatre assuraient la direction et l'administration : un supérieur ; un procureur (46) (ou syndic) ; deux directeurs dont l'un assistait le supérieur (ministre) et l'autre dirigeait le Petit Séminaire ; les autres

---

sols) ; une paillasse (20 sols) ; deux couvertures (3 liv.) ; une table (20 sols) ; deux chaises (10 sols).

Au petit séminaire, « dans la chambre du régent de rhétorique, s'est trouvé : un bois de lit estimé 6 livres ; une garniture dudit lit (12 livres) ; deux matelas (16 livres) ; traversin, couverture, courte pointe (18 liv.) ; chaises, fauteuil et lutrin... ».

(44) L'inventaire de 1702 (voir plus bas) donne une nomenclature, plus ou moins complète, des ouvrages qui la composaient. Au fond primitif étaient venus s'ajouter récemment une partie des livres légués par le chanoine Gaitte (voir ci-dessus) et de ceux de Mgr de Barrillon, acquis par l'évêque et le chapitre (le 27 octobre 1700, pour 8.000 livres). L'acte de vente est signé : Jean-François, évêque de Luçon ; de Hillerin, Froment, Moreau, Veausse ; Masson et Bourdeau, notaires. La dame « Judith de Barrillon, veuve de Mgr César-Philippe de Chastellux, héritière de defunt Illustrissime et Révérendissime seigneur Messire Henry de Barrillon... » avait désigné comme « fondés de procuration, vénérable Antoine Froment, prestre, docteur de Sarbonne, doyen et chanoine de l'Eglise cathédrale de Luçon, et vénérable Charles-François Dubos, prêtre, docteur de Sorbonne, grand archidiacre de Luçon, demeurant en la ville de Paris... ».

(45) Nous empruntons ces quelques détails aux *catalogues du personnel de la Province d'Aquitaine*. (Notes fournies par le R. P. Delattre).

Les catalogues de Luçon — qui ont été conservés — vont de 1701 à 1746, et comprennent 1757-58. Ceux de 1746-47 à 1756-57 font défaut.

(46) Doublé parfois par un Frère coadjuteur *aide-procureur*.

formaient le corps professoral. Au Grand Séminaire il y avait un professeur de philosophie, dont le cours durait deux ans (logique et physique) et qu'on chargeait ensuite d'une autre discipline (47) ; deux professeurs de théologie scolastique et un casuite ou professeur de morale ; à partir de 1721 on voit figurer un professeur d'Écriture Sainte.

Au Petit Séminaire trois régents (soit des Pères, soit des Scolastiques) enseignaient respectivement la rhétorique, les humanités et la troisième. A partir de 1727 un autre fut chargé de la quatrième. Les classes devaient être assez fournies car jamais aucune d'elles n'apparaît conjuguée avec une autre sous le même professeur, comme cela se rencontrait ailleurs où il y avait peu d'élèves (48).

Sur la discipline et les études (matières enseignées, programmées, horaires, méthodes etc...) nous n'avons aucun renseignement spécial. Il est à croire que les élèves du Petit Séminaire suivaient — comme dans tous les collèges de la Compagnie — le *Ratio Studiorum* et que ceux du Grand étaient astreints au régime des Scolasticats. Nulle part il n'est question « de surveillant ».

Quant aux matières enseignées à Luçon il devait en être comme dans les autres diocèses. Degert — qui a consacré à cette question quatre chapitres de son *Histoire des Séminaires Français* — observe que « le droit ca-

(47) En règle générale. Mais il y avait des exceptions. Ainsi François Moreau — qui mourut à Luçon, le 14 janvier 1754 — fut, en 1722-23, professeur de troisième, puis professeur d'humanités, puis de rhétorique et directeur du Petit Séminaire (1724-1726). Professeur de *physique*, puis de *logique* de 1726-27 à 1732-33, il fut chargé d'enseigner la théologie morale en 1733.

(48) De 1731 à 1740, on trouve également au Séminaire de Luçon un « missionnaire-royal » : le Père Joseph Darnagnan, occupé à parcourir le Bas-Poitou. Parfois on voit s'y ajouter un *Concionator per Adventum et Quadragesimum*. Dans l'ensemble : huit à neuf prêtres et trois à quatre scolastiques.

« Mgr de Lescure appela le P. Lestage, de la Compagnie de Jésus, célèbre orateur du temps, pour prêcher une station dans sa ville épiscopale. Il le chargea aussi de la retraite des prêtres du diocèse (juillet 1721). (Du Tressay, *loc. cit.* III, 200).

non n'y est généralement pas enseigné : que l'histoire n'est l'objet d'aucun cours distinct mais qu'elle entre comme matière accessoire dans quelques cours et comme matière principale dans les lectures du réfectoire » ; que le chant y est enseigné partout, ainsi que les rites et cérémonies, qu'une grande place est faite — surtout au 18<sup>e</sup> siècle — à l'enseignement de la Sainte Ecriture ; que la casuistique était au début la base de l'enseignement théologique ; mais qu'ensuite « des Facultés, la théologie dogmatique s'introduisit dans les Séminaires, que de nombreux manuels ne tardèrent pas à surgir dont le choix appartenait aux évêques (49) ».

Cette dernière cause est expressément contenue dans le contrat de 1701. D'autre part le catalogue de la bibliothèque du Séminaire — dressé en 1702 — ne peut-il pas nous fournir quelques indications sur les matières professées ? Chaque série d'ouvrages mis à la disposition des maîtres et — subsidiairement — des élèves comprend une centaine de volumes. Voici les titres de chaque série : Ecriture Sainte (textes et commentai-

---

(49) Voir dans l'ouvrage cité les chapitres II-VI du livre II (p. 23-305 *passim*, et le chapitre II du livre III (p. 488-500).

Du reste la convention du 21 septembre 1701 stipule expressément : « Que les séminaristes et autres ecclésiastiques séculiers employés au séminaire seront soumis à la juridiction et correction de l'évêque ;

Qu'il ne sera rien innové par les Pères Jésuites, ayant la direction du séminaire, aux conditions portées par les lettres patentes du roi ;

Que, si au nombre de ceux choisis par leurs supérieurs, il s'en trouvait quelqu'un qui ne fût pas au gré de l'évêque, le R. P. provincial averti devrait donner les ordres nécessaires pour le remplacer ;

Que l'évêque restera le maître des matières et de la doctrine qui s'enseigneront dans le séminaire... qu'on lira les ouvrages qu'il indiquera... » etc...

Pour en revenir à la question des études, il est permis de supposer que — comme au séminaire de la Rochelle — sous la direction des Pères de la Compagnie, les études devinrent florissantes au Séminaire de Luçon et qu'on pouvait juger de la valeur des maîtres et de l'application des élèves, lors des soutenances publiques de thèses théologiques et philosophiques qu'on y donnait chaque année. (Voir L. Garriguet : *le Grand Séminaire de la Rochelle*, p. 25).

res) (50) ; Saints Pères et Conciles (51) ; Théologiens et controversistes (52) ; casuistes, canonistes et jurisconsultes (53) ; Historiens sacrés et profanes (54) ; Prédicateurs et livres de piété (55). De plus — sans doute à l'usage du Petit Séminaire — on y trouve un certain nombre de classiques : Platon, Cicéron, César, Tite-Live, Tacite, Valère-Maxime, Catulle, Ovide (*Métamorphoses*), Térence, plus le *Théâtre françois*, les *Recherches* de Pasquier etc... (56).

Quel était approximativement le budget du Séminaire ? Le traitement des maîtres n'était point dans le cas de l'obérer notablement. Chacun — en plus de sa subsistance — recevait une modeste somme de 300 livres ; ce qui faisait au total — d'après un document de 1762 — pour les douze Jésuites du Séminaire, environ 3.600 livres.

Pour subvenir à ces dépenses, et à d'autres assurément plus considérables (entretien, réparations, mobilier, etc.), quelles étaient les ressources ?

Il y avait — en plus des pensions des élèves « réglées

(50) Notamment : Bible latine de René Benoist ; bible de Louvain, hébreu et latin ; Cornélius à lapide i(9 tomes) ; S. Thomas : Chaîne d'or ; Albert le Grand : Psaumes ; Denys le Chartreux : sur les Psaumes ; Concorde, de Sasbon ; Jansenius d'Ypres : Pentateuque et Evangiles ; Bellarmin : Psaumes, etc.

(51) 29 in-folios.

(52) Entre autres, Arnauld : Perpétuité de la foi ; Réplique à M. Arnauld ; Calvin défait par soi-même ; Traité du schisme de Calvin ; Théologie de Gonet ; Somme de S. Thomas ; S. Augustin, de la Grâce ; Sentences de P. Lombard ; Apologie, de Gerson, etc.

(53) Décrétales ; Décrets, de Gratien ; Directeur pacifique. Guide des curés etc...

(54) Baronius : Annales ecclésiastiques.

(55) Rodriguez : Perfection chrétienne ; Pastoral, de S. Grégoire ; Lettres du P. de Condren, de S. Cyran, de S. François de Sales, etc...

(56) L'inventaire est signé : Jean-François, évêque de Luçon. — Louis Desnouhes, de la compagnie de Jésus, supérieur du Séminaire. — Jacques Babaud, syndic. — J. Drapeau, maître charpentier. — Pierre Legeay, masson. — Alexandre Mercier, notaire royal et apostolique.



---

Le Gérant : H. REZEAU.